

La lecture de l'évangile selon Marc pour le dimanche des Rameaux montre Jésus comme un roi attendu depuis longtemps. Il le fait d'une manière à la fois évidente et subtile, et avec un peu de tension et d'ironie.

Il est utile de rappeler que pour Marc, le titre de « Christ » désigne la royauté. Le mot grec « *christos* » se traduit par le mot hébreu « *machia'h* », qui signifie « l'oint » (faisant ainsi de « Christ » et de « Messie » des termes équivalents). Il est vrai que diverses sortes de vocations de l'Ancien Testament impliquaient l'onction ; non seulement des rois, mais aussi des prêtres et parfois des prophètes. Marc, cependant, vire autour de la connotation clairement royale lorsqu'il se réfère à Jésus comme le Christ/Messie. Cela est en accord avec un espoir populaire de la période du judaïsme du Second Temple, selon lequel Dieu était censé envoyer un *roi oint* dans les derniers jours pour vaincre les ennemis de Dieu et restaurer le peuple de Dieu, avec toute la création, à un état de paix éternelle.

Cela nous aide également à rappeler l'histoire de Jérusalem en tant que ville royale. C'est le roi David qui a fait de Jérusalem la capitale de son royaume, et c'est le fils de David, le roi Salomon, qui a construit le premier temple à Jérusalem. Les livres historiques de l'Ancien Testament se souviennent constamment de Jérusalem comme de la « ville de David », tandis que certains psaumes relient explicitement Jérusalem, ou Sion, au roi de Dieu. Parmi les juifs de la période du Second Temple, pour ceux qui envisageaient un Messie royal, il n'était pas difficile d'imaginer ce même Messie *régnant* de Jérusalem en tant que roi. De cette façon, la fin ré-cap-it-u-ler-ait le commencement.

En gardant tout cela à l'esprit, nous pouvons imaginer comment certains personnages de l'histoire de cette semaine ont pu vivre les actions de Jésus comme une entrée vraiment « triomphale », le rapprochant un peu plus de l'établissement de son trône dans l'ancienne cité des rois. Les disciples, par exemple, savent déjà que Jésus est le Messie, ayant entendu cette déclaration dans Marc 8.

Alors que Jésus leur dit de se taire, ils anticipent depuis un certain temps un avenir de grandeur et de gloire aux côtés de leur maître. Et bien que Jésus n'ait pas divulgué son identité messianique au grand public, il a accompli d'innombrables actes merveilleux sous la bannière de l'avènement du « royaume » de Dieu.

Il n'est donc pas étonnant qu'au moment où Jésus arrive à Jérusalem pour la Pâque, l'opinion publique soit devenue résolument messianique dans ce sens royal du terme. Les passants accueillent Jésus dans la ville non seulement avec le refrain de pèlerinage habituel du Psaume 118 :26 « Béni soit celui qui vient au nom de l'Éternel ! », mais avec une élaboration explicitement royale, même davidique : « Béni soit le royaume à venir//de notre ancêtre David ! » Ils couvrent aussi cérémonieusement le sol d'une manière qui signale l'identité royale de Jésus : ils déposent leurs manteaux, faisant écho au couronnement du roi Jéhu d'Israël dans 2 Rois 9 :13 ; ils placent également des branches sur le sol, faisant écho à la conquête de Jérusalem par Simon Maccabée, que l'on trouve dans le premier livre des Maccabées, qui fait partie des livres deutérocanoniques écrits entre les deux Testaments. Il y a certainement eu des bavardages passionnants, voire des ragots exaltants derrière ces

actions : Comment Dieu installera-t-il ce Jésus comme roi de la fin des temps ? Brandira-t-il l'épée (Marc 10 :46-47) ? Invoquera-t-il une armée angélique (Marc 8 :38) ?

L'ironie tragique, bien sûr, est que Jésus se dirige vers une exécution honteuse – il le sait, et nous le savons déjà aussi – bien qu'il soit utile de se rappeler que la plupart des gens dans la foule n'en étaient pas conscients, et que même les disciples n'avaient pas réussi à comprendre pleinement cette réalité. Mais à partir du moment où il a divulgué son identité messianique à ses disciples, il a prophétisé ce destin. Il a même prophétisé que ce destin se produirait à Jérusalem.

Non pas que la mission de Jésus en soi soit de mourir. Au contraire, Jésus sait que son approche débridée de la plénitude humaine s'est avérée trop perturbatrice et offensante pour ceux qui détiennent le pouvoir. Jésus choisit la mort parce que l'amour guérisseur de Dieu – pour éviter la mort – n'est pas une option pour le Messie.

Et Jésus sait que ce même amour vaincra la mort elle-même. Ce n'est pas votre roi habituel qui manie le pouvoir et lève l'armée.

L'utilisation symbolique de l'ânon par Jésus illustre bien ce point. Il s'agit clairement d'une allusion à Zacharie 9 :9 : « Réjouis-toi grandement, fille de Sion ! Crie à haute voix, ô fille de Jérusalem ! Voici, ton roi vient à toi ; Il est triomphant et victorieux, humble et monté sur un âne, sur un ânon, le petit d'une ânesse. » Dans l'évangile de Marc, Jésus met en œuvre cette prophétie, probablement à cause de l'image contre-culturelle d'un roi victorieux, humble sur un ânon plutôt que hautain sur un cheval de guerre. L'importance de l'allusion est signalée par le récit détaillé de Jésus ordonnant à deux de ses disciples de trouver l'ânon et de le lui procurer. Marc veut s'assurer que nous ne manquons pas l'intention de Jésus dans cette action.

Personnellement, j'admets une certaine ambivalence à l'égard de ce motif royal et messianique. D'une part, il est clair que Marc veut que nous voyions Jésus comme un roi, mais en nous aidant à re-imaginer le concept même de roi reflété dans la mission de Jésus. C'est une image stimulante qui commence par la citation d'un psaume du couronnement royal lors du baptême de Jésus : « Tu es mon Fils » (Marc 1 :11 ; voir Psaume 2 :7). L'image se termine par une moquerie répétée du statut royal de Jésus dans ses dernières heures : « Que le Messie, le roi d'Israël, descende maintenant de la croix, afin que nous voyions et que nous croyions » (Marc 15 :32). Entre ces moments royaux, Marc raconte l'histoire de Jésus en mission, non pas une mission pour conquérir des peuples et s'emparer de terres, mais une mission pour restaurer l'humanité brisée dans sa plénitude divinement créée. C'est le genre de roi que Marc nous appelle à suivre, et le genre de royaume dans lequel le Jésus qu'on voit en Marc nous appelle à entrer.

Mais, d'un autre côté, je me demande si notre célébration de la royauté de Jésus ne contribue pas malgré nous au genre d'impérialisme que le Jésus de Marc veut subvertir. Dans son récent commentaire sur Marc, le théologien *Warren Carter* décrit comment la subversion de Marc de l'impérialisme et des hiérarchies de genre ne peut pas toujours échapper à la réinscription théologique de ces mêmes structures. Comme nous oublions facilement, par exemple, que Jésus a plus ou moins réquisitionné l'animal qui est censé symboliser son humilité ! Il s'agit d'un roi qui donne sa vie pour la mission de guérison de

l'humanité, mais non sans d'innombrables démonstrations de puissance spirituelle et rhétorique, conformément à un roi conventionnel.

Dans le même ordre d'idées, il y a un mouvement parmi certains pasteurs et théologiens bibliques et liturgiques dans le monde anglophone pour remplacer le mot « royaume » par le mot « parenté », du moins dans l'usage liturgique, les litanies, les commentaires, etc.

En anglais, il s'agit de laisser tomber une seule lettre, celle qui laisse le mot plus ou moins le même lorsqu'il est prononcé ou entendu : **KINGDOM, KIN DOM** (c'est-à-dire : royaume versus parenté). On pourrait facilement comprendre ce choix de mot d'un point de vue de Marc, comme Jésus le dit dans Marc 3 : « Celui qui fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère. »

C'est vrai que le langage que nous choisissons d'utiliser a un pouvoir, et nous pouvons souvent sous-estimer ce pouvoir, en particulier celui de notre langage christologique. Je me demande si, parfois, malgré tous nos efforts, nous ignorons comment un tel langage a été utilisé pour soutenir des empires, justifier l'esclavage, tolérer le colonialisme et même tolérer le génocide au nom du Christ ou de l'Église du Christ. Comment pouvons-nous rester prudent dans nos propres paroles, attentifs aux mots utilisés ? Comment pouvons-nous utiliser des mots qui, à l'exemple de Jésus, renversent les hiérarchies oppressives et promeuvent la plénitude humaine ?

Aujourd'hui est un bon moment pour se rappeler que même des mots festifs comme « Hosanna », (c'est-à-dire « viens nous sauver »), ont des connotations politiques, qui pourraient potentiellement renforcer la puissance du type exact d'empire qui a crucifié Jésus. Peut-être qu'aujourd'hui encore, nous avons besoin d'apprendre ce que Simon Pierre a appris à Césarée de Philippe, lorsqu'il a déclaré pour la première fois que Jésus était le Messie de Dieu : qu'il ne suffit pas d'avoir les mots justes. Nous devons nous tourner à nouveau vers Jésus pour qu'il nous aide à re-imaginer et donc redéfinir ces paroles pour nous.